

Extrait de « Le Pays des Hurtières »

sous la direction de André Brunet et Jean Prieur
La fontaine de Siloé

Savoie vivante 1997

La Résistance

Cet épisode de l'histoire de France suscite toujours, cinquante-cinq ans plus tard, autant de passions et de controverses. Le pays des Hurtières a connu la désobéissance civique, organisée et armée, contre l'occupant et contre le pouvoir en place, son complice. Ses habitants ont organisé des actions efficaces, qui ont retardé et gêné l'ennemi en lui portant des coups décisifs.

Dans notre région, si les années 1940 et 1941 ont été relativement calmes, la situation devint tendue à partir de 1942 avec les réfractaires au S.T.O. (Service du travail obligatoire). En 1943, la Maurienne connaît l'occupation allemande : alors commencent les sabotages. Dès le début de l'été 1944, le soulèvement s'organise : après le débarquement allié en Provence le 15 août 1944, les Allemands sont obligés de se replier et l'on voit défiler les colonnes ennemies en direction du Mont-Cenis, semant la terreur sur leur passage.

Ces résistants, qui étaient-ils ? A la Libération, il était de bon ton de vanter ses exploits de résistant ou l'aide qu'on avait apportée à la Résistance. Et pour la plupart des gens cela était vrai : la Résistance n'aurait pas eu cette ampleur si la population ne l'avait pas soutenue, ne serait-ce que par son silence. Mais il y avait aussi ceux dont on se méfiait, collaborateurs affirmés ou soupçonnés : on peut comprendre et laisser le temps refermer les plaies ; faut-il pour autant excuser ou pardonner ? La réponse ne nous appartient pas, surtout quand il s'agit de traîtres, comme Catella qui est à l'origine du massacre de Saint-Georges.

Les Francs-Tireurs et Partisans français

Dans le canton d'Aiguebelle, depuis 1940-1941, ce sont presque partout des groupes F.T.P.F. qui sont organisés, avec progressivement de plus en plus de membres et d'actions. Ainsi à Aiton, Argentine, Bonvillaret, Montsapey, Saint-Georges, Randens, et aussi à Saint-Alban et à Saint-Léger. Les compagnies 92-6 (canton d'Aiguebelle) et 92-10 (canton de la Rochette et de Chamoux) sont placés sous l'autorité de Martinotti et, après son assassinat au Plan du Bourg en 1944, sous celle de Marcel Gauthier, maire d'Argentine de 1977 à 1989.

A Saint-Georges, à la Libération, le maquis comprenait treize membres : Marcel André, Marcel Duruisseau, Pierre Mermoz, Edouard Noussan, Narcisse Buet, Philibert Buet, Joseph Chamberod, Joseph Georges, Fernand Pascal, François Gaillard, Paul Brunet, François Villard, Sylvain Rosset. Les actions de sabotage étaient permanentes : au moins une centaine peuvent être répertoriées (déraillements, plastiquages de pylônes, destruction de ponts...)

Le massacre du Plan du Bourg

Les F.T.P. ont organisé un camp volant dans ce hameau, d'où ils partent pour des missions diverses. A la fin février 1944, Catella arrive au camp, désireux, dit-il, d'échapper à la déportation et d'agir contre l'ennemi. Le 14 mars (Catella a disparu depuis trois jours), à une heure du matin, des bruits sont perçus dans la vallée. Martinotti fait évacuer une partie du groupe ; ils restent huit à défendre le camp où ils seront massacrés : Charles Martinotti, 23 ans ; Louis Ronchail ; Roger Labbé, 20 ans ; Bernard Cathelin, 20 ans ; Jean Scioscia, 20 ans ; Luigi ; Georges Hungsiger, 23 ans ; X... François Giraud, 65 ans, habitant un chalet voisin, sera lui aussi mutilé par les nazis, dans leur fureur.

Citons le témoignage de Sylvain Dufreney, qui découvre un triste spectacle ce 14 mars après-midi : « Sur le rocher, en avant du monument actuel, côté Saint-Georges, cinq corps dispersés, criblés de balles, les yeux fixés vers le ciel. L'un avait reçu un coup de baïonnette dans le cou (il ne devait pas mourir assez vite). Deux autres, tombés la face contre terre... Quant à François Giraud, fusillé près de sa maison, il a été ramassé par sa sœur et son beau-frère André, qui habitaient plus loin. Nous avons chargé ces malheureux dans les voitures, et le triste cortège s'acheminait vers le chef-lieu où nous attendait Bugnon, le maître de l'époque, et son voisin, Claudius Dufreney. Nous les avons déposés sur de la paille, dans la salle des fêtes, qui venait de se terminer (l'actuelle école maternelle). Le temps de creuser la fosse commune au fond du cimetière, nous nous retrouvions le lendemain pour l'enterrement. Quelques habitants, des hommes, des femmes, s'étaient joints à nous. Alors que nous étions occupés à la descente des corps, trois jeunes ont surgi derrière nous. Qui étaient-ils ? Des amis très proches sans doute, venus pour un dernier hommage. Sans un mot, ils se sont approchés de la tombe de leurs camarades, et d'une voix grave et tragique ont chanté le deuxième couplet de La Marseillaise : Entendez-vous dans nos campagnes / Mugir ces féroces soldats ? / Ils viennent jusque dans nos bras / Egorger nos fils, nos campagnes. Ils ont repris le refrain et, toujours sans un mot, sont partis en sautant le mur en direction de Saint-Alban, disparaissant dans le bois le plus proche. »

L'incendie de Saint-Georges

Lors du repli de l'armée allemande après le 15 août 1944, la 90^e Panzerdivision sème la terreur dans notre région : les hameaux de la Chaisaz, les Losses et Côtes-Nessy sont incendiés. (Baptiste Chourgnoz réussira à blesser un milicien incendiaire). Le 24 août, un groupe franc de Haute-Savoie arrive à Saint-Georges par les Abérus ; postés vers le Plan Mas, les hommes visent les Allemands qui montent par les Losses. Ils seront pris à revers par un fusil-mitrailleur ennemi placé plus haut : Mollaret et Giraud seront tués ; Juliette Mellan, à vingt ans, trouvera la mort le 26 août.

Prévenus de la férocité nazie, les habitants quittent leurs maisons, et, avec les animaux qu'ils peuvent emmener, prennent le chemin de la montagne. Une partie passe le Petit Cucheron pour rejoindre le Pontet, puis Verneil et Presle ; une autre partie se dirige vers Montgilbert. Parmi ceux qui restent, Théodule Pillet sera tué alors qu'il se rendait à son écurie. Le dimanche 27 août, jour de la vogue, les obus de mortier pleuvent sur Saint-Georges, tirés de Coutassous et de Belleville. Les

Allemands, qui arrivent en nombre par Epierre, procèdent alors à l'incendie des bâtiments. Au chef-lieu, ce sont les maisons du bas du village qui commencent à brûler, le feu étant mis par des grenades incendiaires. Saint-Georges brûlera toute la nuit, les meules incendiées ressemblant à des chandelles que voient depuis le sommet de la montagne ceux qui vont au Petit Cucheron. La plupart des hameaux sont touchés : le Vernerin, les Grossets, les Guilles, la Minière. Le 28 août, Marie Joséphine Ludivine Vinit, et le 29, Pierre Bouvier, sont tués par un éclat d'obus. Lorsqu'elles redescendront deux ou trois jours après, beaucoup de familles trouveront tous leurs biens anéantis, encore fumants.

L'Armée secrète à Saint-Pierre-de-Belleville

C'est en janvier 1944 que René Mordeley, dit David, fut chargé d'organiser l'A.S. dans le secteur de Basse-Maurienne, secteur qui s'étendait de Chamousset à La Chambre. Comme chefs locaux, il choisit entre autres Elie Bouclier de la Corbière et Nantermet de Saint-Alban-d'Hurtières.

Avec eux interviennent surtout dans les actions : Charles Michelland, Hippolyte Dimier et Achille Mithiolet. Pour le succès des opérations, ils peuvent compter sur un groupe de Saint-Pierre-de-Belleville (Aristide Bugnard, Narcisse Chamberod, Robert Charvin, Jean Martinet, J.M. Pillet, Achille Pitton, Jean Villard, Théophile Villard, Jean Zanardi, Ernest Bérard, André Buhot, Raymond Durbet), ainsi que sur un groupe de Saint-Alban (Sylvain Andrivet, Philippe Balmon, Robert Bochet, Elie Buttard, Hippolyte Dimier, Hippolyte Domeignoz, André Pommier, Vincent Rambaud, Kléber Chêne, Alexis Ronquette).

Les actions sont nombreuses. Après avoir assuré le parachutage du Pontat, les groupes transportent et cachent les armes et les munitions. On peut citer le plastiquage de la voie ferrée à Epierre, puis, sur la route départementale de la Corbière, l'attaque de la voiture du lieutenant allemand responsable du secteur de Saint-Rémy, qui fut tué. Dans les activités, on notera aussi les distributions de matériel pour les plastiquages, les transports d'armes, d'essence et de denrées alimentaires pour les divers maquis. Enfin citons la relation de ce qui s'est passé lors des incendies d'Argentine et des Hurtières : « Nous avons décidé de prendre position à l'ancienne carrière de pierres entre Epierre et Saint-Pierre-de-Belleville. Ce matin-là, les F.T.P. devaient attaquer les convois fuyant vers l'Italie [...]. Les nazis arrivent sur le pont, l'attaque commence ; mais ils repartent et reviennent en faisant avancer devant eux deux otages, Augusta et Isabelle Gilardi. En un quart d'heure, ils prennent position sur les hauteurs d'Epierre avec des mitrailleuses et arrosent tout le secteur où se tient le groupe. Le pont est alors dynamité par les Allemands. Nous repartons. Bouclier, qui est allé à Epierre, se trouve séparé de son groupe : nous ne le reverrons pas. L'ennemi, ayant réussi à passer, incendie et tue à Argentine, Saint-Alban, Saint-Georges, Epierre. »

En conclusion, dans notre pays, quelques poignées de F.F.I. (Forces françaises de l'intérieur), membres de l'A.S. ou des F.T.P.F. ont agi avec une telle impétuosité que les Allemands s'imaginaient nos montagnes tenues par des milliers d'hommes. Mais le pays des Hurtières avait payé un lourd tribut à la Résistance : quatre-vingts maisons incendiées, cent soixante-quatorze sinistrés, dix civils fusillés.